

*Georges Kleiber\**

## **Catégorisation et hiérarchie : sur la pertinence linguistique des *termes* de base**

### **Introduction**

Le modèle psychologique hiérarchique des catégories proposé par Rosch *et al.* (1976) a-t-il une quelconque pertinence pour la linguistique ou non ? Cet article a pour objectif d'apporter quelques éléments de réponse à cette question. Il prolonge un autre travail entrepris sur ce sujet où nous nous sommes posé la question *Y a-t-il des "termes" de base ?* (Kleiber 1993). Il n'a donc pas pour ambition de présenter de nouvelles thèses sur la catégorisation ni de formuler des idées originales sur la sémantique lexicale, mais il s'attachera, beaucoup plus modestement, à travers l'examen de quelques problèmes linguistiques particuliers, *a priori* éloignés de la question de la spécificité lexicale, à montrer que la notion psychologique de *niveau de base* a des répercussions linguistiques suffisamment fortes pour qu'elle soit également prise en compte par le linguiste. Une telle entreprise n'est pas inutile, étant donné les objections de fond qu'a pu susciter la conception "verticale" de la sémantique du prototype. Aussi essaierons-nous, dans une première partie, de dégager l'importance de l'enjeu, le poids des arguments opposés et les réponses qu'on peut leur apporter, avant de passer, dans les parties suivantes, sur un plan tout à fait différent, celui des retombées linguistiques avec des manifestations de la notion de catégorie de base dans des domaines où on ne l'attend pas forcément.

### **1. Le problème**

La catégorisation verticale de la sémantique du prototype et l'idée de catégorie de base sont l'objet de deux types de critiques. L'une leur reproche de n'être qu'un *remake* au goût du jour - "une variante appauvrie" (Rastier 1991 : 188) - de la classification aristotélicienne : "Le

---

\* *Georges Kleiber*  
*Université de Strasbourg II & CNRS-ERS 125*  
*Strasbourg (F)*

niveau de base correspond en effet très exactement à l'*espèce* aristotélicienne, et le niveau superordonné au *genre*" (Rastier 1991 : 186). L'autre n'y voit qu'affaire de concepts et donc de psychologie et non une réalité linguistique : "Le niveau de base n'a pas de rapport nécessaire avec le lexique : c'est un niveau d'abstraction conceptuelle. On a certes fait, entre autres, des tests linguistiques pour confirmer son existence, mais sans jamais prétendre le définir par là" (Rastier 1991 : 185).

Il y a, évidemment, différentes manières de répondre à ces deux critiques. En réponse à la première, on pourrait souligner que l'argument qui consiste à affirmer que tout est déjà chez Aristote ou Platon (ou encore chez les auteurs médiévaux) est un peu trop commode, en ce qu'il évite un examen sérieux et approfondi des idées et faits avancés. Et on pourrait même ajouter que, si la distinction aristotélicienne n'a pas donné lieu aux retombées et discussions linguistiques auxquelles a donné naissance la notion de *niveau de base*, c'est sans doute parce que les deux taxinomies ne sont pas "très exactement" les mêmes. Plus sérieux est le fait que les deux classifications ne se recouvrent en fait pas totalement, puisque des catégories comme *poisson*, *arbre*, *oiseau*, etc., infirment l'équivalence *espèce = catégorie de base*<sup>1</sup> : ce sont des genres (ou *life-forms* chez Berlin), mais qui apparaissent au niveau de base. Certains des phénomènes linguistiques que nous présenterons ci-dessous tendront à renforcer l'idée défendue par Wierzbicka (1985), que les deux types de classification sont linguistiquement pertinentes (voir aussi Tamba 1991 pour l'existence de plusieurs hiérarchies).

La seconde critique intéresse de façon plus immédiate le linguiste et le sémanticien, parce qu'elle pose des problèmes de fond : le rejet du niveau de base a pour hypothèse sous-jacente que la sémantique *linguistique* n'a rien ou peu à voir avec les classifications conceptuelles des "choses" du monde. Conçu dans une optique saussuro-hjelmslévienne, le sens, pour les partisans d'un tel rejet, n'est que négatif ou différentiel et n'a donc pas à être configuré sur la dimension référentielle. Ils voient le bien-fondé de leur position dans le fait que la taxinomie de

---

<sup>1</sup> C'est aussi ce point qui constitue une des différences principales entre la classification ternaire "psychologique" de Rosch et la classification biologique populaire en cinq niveaux (*unique beginner*, *life form*, *genera*, *specific* et *varietal*) de l'anthropologue Berlin et de son équipe (Berlin *et al.* 1974 et Berlin 1978).

Rosch, parce qu'elle postule qu'il en va ainsi réellement dans l'organisation de la réalité, est victime d'un réalisme naïf, d'un objectualisme fallacieux. Il n'y a pas de catégorie de base ontologique *objective*.

Pour justifiée que soit cette dernière critique, elle n'oblige pas pour autant à renoncer à une conception positive référentielle du sens et donc à abandonner l'idée du niveau de base. On aurait pu rappeler qu'une sémantique qui ne sort pas d'elle-même est une sémantique suicidaire et que l'interprétation du sens ou des constructions sémantiques qualifiés de *linguistique* ne peut se faire sans solliciter crucialement à un moment donné ou à un autre les choses de ce que nous croyons être la réalité. Nous ne relancerons pas un débat, qui reste largement ouvert, dans lequel les promoteurs d'une sémantique positive, conceptuelle, ont adopté des positions qui évitent les reproches d'un référentialisme sémantique primaire, notamment par l'intégration des dimensions humaines, interactive et culturelle<sup>2</sup>. L'important pour notre propos est que ces versions référentielles adoucies permettent de conserver la notion de niveau de base délestée de ses obligations ontologiques universelles. Wierzbicka (1985 : 162) reprend ainsi la définition de Rosch du niveau de base comme "*information-rich bundles of co-occurring perceptual and functional attributes*", mais substitue à *functional* le terme plus général de *people-related*. Pour les pommes, argumente-t-elle (1985 : 162), ce n'est pas seulement le fait d'être comestible qui est conceptuellement significatif, mais aussi le fait d'être agréable à mordre, de même que pour les chats il faut tenir compte non seulement de ce qu'ils attrapent des souris, mais encore de ce qu'il est agréable de les caresser<sup>3</sup>. La situation des noms comme *arbre*, *poisson*, *oiseau*, etc., en est une autre preuve. Si nous catégorisons *arbre*, de la catégorie *life-form*, au niveau de base comme *chien* ou *pomme*, c'est parce que notre rapport avec les arbres (notre culture, dans un sens large) a conduit à privilégier les équivalences plutôt que les différences : équivalences perceptuelles bien sûr, mais aussi identités fonctionnelles et interactives (les

<sup>2</sup> Cf. Fillmore, Jackendoff, Lakoff (1987), Wierzbicka (1985, 1988), dont le titre du dernier ouvrage (1992) est significatif : *Semantics, culture and cognition*, mais aussi, dans un courant tout à fait différent, J. Picoche. On signalera également à cet égard l'ouverture "syntaxique" de Ruwet (1991).

<sup>3</sup> Voir aussi Dougherty (1978), qui a mis en relief le fait que la dénomination préférée ou basique pour une entité est déterminée par la conjonction de facteurs culturels et de facteurs "perceptuels" ou objectifs du champ de l'entité concernée.

arbres nous procurent de l'ombre comme ils servent de lieu de résidence aux oiseaux ou nous fournissent du bois pour le chauffage ou la construction, etc.).

Aux deux principales objections adressées à la dimension verticale de la sémantique du prototype, il est possible d'apporter, on le voit, des réponses suffisamment appropriées pour désamorcer leur pouvoir de critique de fond. La pertinence *linguistique* de la notion de catégorie de base n'en est évidemment pas prouvée pour autant. Celle-ci ne peut être établie que s'il est montré que la notion de catégorie de base a bien des manifestations linguistiques. Or, tel est l'avis, on le sait, des promoteurs de la dimension verticale de la sémantique du prototype, puisqu'à côté des propriétés perceptuelles et fonctionnelles, ils reconnaissent aux catégories de base des propriétés communicationnelles. La primauté psychologique des catégories de base se manifeste ainsi sur trois plans :

- sur le plan perceptuel, avec la perception d'une forme similaire, la représentation par une simple image mentale de toute la catégorie et une identification rapide
- sur le plan fonctionnel, avec un programme moteur similaire
- sur le plan de la communication, avec des termes, qui, d'un côté, ont tendance à être les plus courts, sont appris en premier par les enfants, entrent les premiers dans le lexique d'une langue, et qui, de l'autre, donnent lieu à une dénomination préférée et à des emplois contextuellement neutres.

Les deux dernières propriétés "communicationnelles" méritent incontestablement de retenir l'attention des linguistes et plus spécialement celle des sémanticiens et lexicologues. Nous sommes entièrement de l'avis de Wierzbicka (1985 : 148), lorsqu'elle recommande l'intervention des linguistes sur ce sujet : "The writers on the subject often recognize that the principles of naming and categorizing must have a great deal to do with the semantic structure of the concepts involved (e.g. Rosch 1973 and 1975, or Berlin 1978). It must be seen as natural, therefore, that linguists, and in particular practitioners of linguistic semantics, should feel challenged by the question raised in the neighbouring disciplines, and should want to examine this complex of problems from a semantic point of view". Après notre présentation critique de la sémantique du prototype (Kleiber 1990 a), nous nous sommes penché (Kleiber 1993) sur les propriétés de dénomination préférée et

d'emploi contextuellement neutre<sup>4</sup> pour voir si les noms du niveau de base présentaient bien ces deux propriétés. L'analyse de différentes situations métalinguistiques et discursives a montré que le statut hiérarchique du nom, superordonné, basique ou subordonné, était réellement un facteur pertinent, mais pas exactement de la façon envisagée par la théorie du niveau de base : l'opposition ne passe pas entre emplois contextuellement neutres pour les noms des catégories de base et emplois contextuellement marqués pour les noms des catégories superordonnées et subordonnées, mais par la mise en relief de principes de pertinence informative liée aux structures linguistiques et aux situations langagières, qui établissent de manière plus précise et moins trompeuse en quoi consiste et comment se manifeste dans le discours le privilège dénominatif reconnu aux *termes* basiques.

Comme annoncé, nous poursuivons ici notre enquête, mais sur un terrain un peu différent : nous laisserons de côté le problème de la dénomination préférée et celui de la neutralité discursive, c'est-à-dire celui des propriétés *linguistiques* généralement reconnues aux noms des catégories de base, pour nous tourner vers des phénomènes linguistiques où l'influence de la spécificité nominale paraît moins immédiate. Les mêmes réserves émises au début du travail précédent restent valables ici : notre investigation n'a aucunement pour but de justifier ou d'infirmer la globalité du modèle hiérarchique de Rosch. Comme nous l'avons souligné ci-dessus, certains des faits que nous présenterons montreront d'ailleurs que la distinction hiérarchique *genre - espèce* (ou *life-form-genera*) a également une pertinence linguistique. Empressons-nous d'ajouter encore que le cadre d'étude se limitera au secteur des objets concrets (catégories dites *naturelles* et *artefacts*), car, même si une extension ultérieure à tout le lexique n'est pas totalement à exclure, moyennant l'hypothèse que la perception peut servir de modèle à la conception en général (Langacker, 1993)<sup>5</sup> elle est pour le moment prématurée<sup>6</sup>.

<sup>4</sup> L'idée défendue est que, par rapport à *chien*, qui est le nom ou terme de la catégorie de base, les noms *animal* (superordonné) et *teckel* (subordonné) ne peuvent être employés sans justifications spéciales. Voir Rosch (1978 : 45-46, Cruse (1977 & 1986: 154-155), Wierzbicka (1985 : 236-238).

<sup>5</sup> "I suggest that certain aspects of visual perception instantiate more general features of cognition, so that we can validly posit abstract analogs for numerous constructs useful in describing vision" (Langacker, 1993 : 2).

<sup>6</sup> Il est à souligner que Langacker (1993 : 1) reste prudent sur l'étendue d'une telle extension : "while it is evident that space and vision play a major role in the metaphorical structuring of other domains, I make no specific claim concerning the nature or the extent of their primacy".

Dernière précision, enfin : nous ferons abstraction, pour des raisons de commodité et de clarté, des différences entre les types d'entités comme *animal*, *fruit* et *meuble* qu'une analyse plus détaillée est amenée à mettre en relief (Wierzbicka 1985 : 263-268 ; Atran 1987).

Comment allons-nous procéder ? L'idée qui nous a servi de guide est la suivante : si le nom des catégories de base, c'est-à-dire des catégories qui présentent un statut cognitif privilégié par rapport aux catégories superordonnées et subordonnées, a véritablement un statut linguistique également privilégié, une telle prédominance doit se manifester peu ou prou dans des situations qui mettent crucialement en jeu la catégorie du nom de façon moins vague que celles de dénomination préférée et d'emploi contextuellement neutre.

Nous avons retenu trois domaines d'application :

- le type de référent : l'opposition interprétation *individuelle* / interprétation *catégorielle* ou de *sous-espèces* (ou encore *sortale*) ;
- l'emploi de l'article générique *le* ;
- le fonctionnement des pronoms de troisième personne avec le *ils* générique indirect et les pronoms sans antécédent.

## **2. Types de référent : Interprétation individuelle et interprétation de sous-classe ou de sous-catégorie**

Il a été maintes fois souligné (Wilmet 1985, Corblin 1987, Kleiber 1990 b) que l'interprétation dite *spécifique* du SN indéfini d'un énoncé comme (1) :

- (1) Un singe a dominé tous les autres (Corblin 1987 : 31-32)

peut renvoyer soit à un individu (cf. *Un singe* (à savoir Chita) *a dominé tous les autres*), soit à une sous-catégorie ou sous-espèce (cf. *Un singe* (à savoir le macaque) *a dominé tous les autres*). Le prédicat joue incontestablement un rôle dans cette affaire. Un prédicat dit d'espèce (*kind predicate*) comme *abonder dans la région* entraîne une interprétation de sous-espèce, ainsi que le prouvent les exemples bien connus du type de (2) :

- (2 a) Un singe, le macaque, abonde dans la région  
 (2 b) \* Un singe, Chita, abonde dans la région

En revanche, des prédicats événementiels comme celui de (3) font opter pour une lecture spécifique individuelle :

- (3 a) Un singe, à savoir Chita, a été tué hier
- (3 b) \*Un singe, à savoir le macaque, a été tué hier (lecture de sous-espèce)

La quantification, si on accepte de parler ainsi, porte dans un cas sur les individus et dans le second sur des catégories ou sous-espèces.

On a moins remarqué que la même opposition se retrouvait avec les SN génériques avec quantificateur universel *tous les*. Des énoncés tels que (4) et (5) :

- (4) Tous les chiens sont fidèles
- (5) Toutes les pommes sont bonnes

sont également susceptibles d'être envisagés sous l'angle d'une quantification individuelle comme d'une quantification de sous-espèces (ou *sortale*, comme l'appelle Geurts (1988 : 104), comme le mettent en relief (6) et (7) :

- (6 a) Toutes les pommes sont bonnes, sauf les golden (lecture sortale)
- (6 b) Toutes les pommes sont bonnes : tu peux donc manger celle-là (lecture individuelle)
- (7 a) Tous les chiens sont fidèles, même les dobermans (lecture sortale)
- (7 b) Tous les chiens sont fidèles, même Médor et le chien de ta soeur (lecture individuelle)

On observe que les quantificateurs *chaque* et *tout* orientent plutôt vers la lecture individuelle, même si les propriétés de *tout*<sup>7</sup> laissent la porte plus grande ouverte à une lecture sortale :

- (8) Chaque chien est fidèle
- (9) Tout chien est fidèle

En emploi générique sans marqueur de quantification, c'est la lecture individuelle qui est, par défaut, la plus accessible :

- (10) Les chiens sont fidèles
- (11) Les pommes sont bonnes

On peut s'attendre à ce que les propriétés hiérarchiques inhérentes du nom jouent ici un rôle déterminant, puisqu'à la différence de l'inter-

<sup>7</sup> Comme il a été montré ailleurs (Kleiber & Martin 1977 : 33-34), la distributivité exhaustive opérée par *chaque* est unificatrice, alors que celle opérée par *tout* est différenciatrice.

prétation spécifique<sup>8</sup>, l'identification générique repose crucialement sur le nom de la catégorie. Or, c'est bien ce qui se passe. Si, au lieu des noms des catégories de base *chien* et *pomme*, on prend les noms superordonnés *animal* et *fruit*, on constate que c'est l'interprétation de sous-espèce qui devient la lecture préférée, même dans les cas plutôt favorables à la lecture individuelle, soit donc avec le quantificateur universel *chaque* ou en emploi générique non quantificationnel :

- (12) Tous les animaux ont des poumons (Geurts 1988 : 104)
- (13) Tous les fruits sont chers
- (14) Chaque animal a des poumons
- (15) Chaque fruit est cher
- (16) Tout animal a des poumons
- (17) Tout fruit est cher
- (18) Les animaux ont des poumons
- (19) Les fruits sont chers

La préférence de la lecture sortale ressort clairement si l'on envisage la manière de vérifier les affirmations émises : on pense plus facilement à un examen des sous-espèces de chaque catégorie superordonnée qu'à un passage en revue des entités individuelles appartenant à la catégorie superordonnée (Geurts 1988).

La raison en est le statut spécial des N superordonnés : comme ils renvoient à des catégories perçues comme hétérogènes, ils n'apparaissent pas comme des noms qui servent à identifier des individus (Wierzbicka 1985), mais comme des dénominations qui rassemblent des sous-catégories différentes. Rien d'étonnant donc à ce que la généricité quantifiée ou non prenne pour domaine référentiel prioritaire ces sous-catégories rassemblées et non le domaine référentiel des individus.

Plus étonnant par contre est le comportement des N subordonnés : étant donné l'homogénéité des catégories qu'ils dénomment, on pourrait s'attendre à ce que ce soit la lecture individuelle qui prime, ou qu'à tout le moins ils suivent le modèle des noms basiques. Or, s'il en va effectivement ainsi pour les SN génériques non quantifiés ou quantifiés par *tous les* :

- (21 a) Les teckels sont fidèles
- (21 b) Tous les teckels sont fidèles

<sup>8</sup> Pour la différence entre interprétation générique et référent générique, voir Kleiber & Lazzaro (1988).



(21 c) Les golden sont juteuses

(21 d) Toutes les golden sont juteuses

la situation devient différente avec les énoncés quantifiés par les distributeurs *chaque* et *tout* :

(22 a) Tout/ chaque teckel est fidèle

(22 b) Toute / chaque golden est juteuse

qui orientent plutôt vers une lecture de sous-classe (une lecture différenciatrice, même si on ne connaît pas les sous-classes en question), parce qu'en lecture individuelle ils apparaissent moins satisfaisants que les énoncés (21). La raison en est ici, semble-t-il, le marqueur de distributivité : comme les entités auxquelles il s'applique sont directement des N et que les entités individuelles des catégories subordonnées sont plutôt reconnues comme des instances spéciales du N basique - un teckel est un chien spécial<sup>9</sup> -, l'interprétation de sous-catégorie tend à s'imposer, parce qu'elle offre les entités exigées par l'opération de distributivité : teckels alsaciens, teckels au poil ras, teckels etc., sont des ... teckels.

Les phénomènes d'interprétation référentielle particuliers aux N superordonnés et aux N subordonnés relevés ici ne sont pas l'effet de la simple hiérarchie hyper/hyponymique. S'il en était ainsi, les termes de base *pomme* et *chien* devraient se comporter de la même manière que les superordonnés *fruit* et *animal*, puisqu'ils sont dans le même rapport vis à vis de *golden* et *teckel* que *fruit* et *animal* vis à vis de *pomme* et *chien*. D'un autre côté, les subordonnés *golden* et *teckel* devraient réagir comme les basiques *pomme* et *chien*, vu leur commun statut d'hyponyme. S'il n'en est rien, c'est bien parce que les noms des catégories de base occupent dans la hiérarchie une place privilégiée.

La prise en compte des N basiques comme *arbre*, *poisson* ou *oiseau* qui dans les "classifications populaires" correspondent à un niveau différent (*life-form* chez Berlin ou *genre* chez Aristote) aboutit à deux résultats intéressants. D'une part, elle confirme que ces noms ne se comportent pas sur ce point comme des superordonnés, mais bien comme des noms de base. L'interprétation de (23) se rapproche plus de celle des énoncés avec *pomme* et *chien* que de celle des énoncés avec *fruit* et *animal* :

<sup>9</sup> Pour la fonction différenciatrice des N subordonnés, voir Wierzbicka (1985).

(23 a) Tous les / les arbres sont majestueux

(23 b) Chaque / tout arbre est majestueux

D'autre part, il ressort de l'application de *chaque* et *tout* aux subordonnés de ces basiques que le phénomène mis en relief dans (22) est plutôt le fait de la distinction *life-form* - *genera* (ou *genre-espèce*), puisque (24) :

(24) Tout / chaque chêne est majestueux

se sépare de (22), ce qui constitue un élément non inintéressant pour la pertinence des deux types de hiérarchies.

Un dernier phénomène, connu, relatif à la distinction interprétation individuelle/ interprétation de sous-classe, est à mentionner. Il concerne les SN quantifiés par un numéral dépassant l'unité. La comparaison de (25)-(26) établit qu'un N superordonné, contrairement aux N basiques et subordonnés, ne peut s'appliquer qu'à la situation où les entités individuelles comptées sont de catégories basiques différentes :

(25 a) Il y a trois pommes sur la table

(25b) Il y a deux teckels devant la porte

(26 a) Il y a deux fruits sur la table

(26 b) Il y a deux animaux devant la porte

Les énoncés (25) sont en effet appropriés aussi bien à la situation qui ne présente que des pommes ou des teckels du même type (cf. trois golden par exemple ou deux teckels alsaciens) qu'à celle qui met en jeu des pommes et des teckels de sous-classes différents (par exemple, l'ensemble de deux golden et une boscop et celui d'un teckel alsacien et d'un teckel à poil ras). Les énoncés (26) ne correspondent qu'à la situation de l'ensemble hétérogène : s'il s'agit de deux pommes ou de deux chiens, il est difficile de parler de deux fruits et de deux animaux. Ce résultat s'ajoute à celui obtenu ci-dessus pour les phrases génériques (12)-(19) et apporte une nouvelle preuve de la pertinence de la notion de *basique* pour les noms comme *arbre* qui, sur les taxinomies populaires, sont placés plus haut. Comme le montre (27) :

(27) Il y a trois arbres dans le pré

ils ne sont pas soumis à la contrainte de la différence de type que connaissent les superordonnés, puisque (27) convient aussi bien à la situation d'un ensemble de trois pommiers qu'à celle qui rassemble un pommier et deux mirabelliers.

### 3. L'article générique LE

L'emploi de l'article générique *le* avec un nom comptable constitue un intéressant domaine d'observation des propriétés hiérarchiques inhérentes des noms comptables auxquels il s'applique. La raison en est l'opération d'homogénéisation occurrenceielle qu'entraîne l'article générique *le* lorsqu'il porte sur la classe d'entités dénotées par le N comptable : *le* en emploi générique avec un nom comptable, de par l'individualité impliquée par le singulier, neutralise la discernabilité inhérente à la classe du N (Kleiber 1990 b : 84-98). La différence entre les énoncés (28) et (29) :

(28) Les castors construisent des barrages

(29) Le castor construit des barrages

réside ainsi dans le mode de donation de la généricité. L'énoncé au pluriel la donne de façon comptable, alors que l'énoncé au singulier la donne de façon homogène ou *massive* (Kleiber 1990 b)<sup>10</sup>.

Cette massification ou neutralisation des discernables ne peut se faire n'importe comment. Comme pour toute situation présentant un SN dont le statut massif ou comptable est différent de celui du N qu'il comporte, la conversion opérée<sup>11</sup> nécessite un contexte favorable. Et c'est là où les propriétés intrinsèques hiérarchiques du nom interviennent. On constate en effet que les noms placés au sommet des taxinomies se prêtent beaucoup plus difficilement que les noms placés plus bas à une détermination générique par l'article *le*<sup>12</sup>. C'est ainsi que les N superordonnés acceptent moins facilement *le* que les noms basiques et subordonnés :

(30 a) ? Je vais vous parler de l'animal / de la plante / du fruit / du meuble

Je vais vous parler des animaux / des plantes / des fruits / des meubles

<sup>10</sup> Certains aspects de cette hypothèse ont été entrevus par Danon-Boileau (1989), Corblin (1987) et Joly (1986). Carlier (1992) la rejette, mais, curieusement, sa propre solution ne fait que reprendre les principaux éléments de notre propre argumentation. On ajoutera, pour éviter toute équivoque, que l'opération de massification en question ne concerne que le SN nominal et n'affecte en rien le caractère comptable du N lui-même: celui-ci conserve dans l'opération son statut de comptable, qui est à l'origine de l'effet de pluralité de l'énoncé générique (29).

<sup>11</sup> Pour plus de détails, voir Kleiber (1990 b & 1992 a).

<sup>12</sup> Voir déjà chez Vendler (1967 : 5).

(30 b) ? L'animal est attachant / le fruit est bon marché / le meuble est très utile

Les animaux sont attachants / les fruits sont bon marché / les meubles sont très utiles

(31 a) Je vais vous parler du chien / de la pomme / de la chaise

(31 b) Le chien est attachant / la pomme est bon marché / la chaise est un meuble très utile

(32 a) Je vais vous parler du teckel / de la golden / de la chaise pliante

(32 b) Le teckel est attachant / la golden est bon marché / la chaise pliante est très utile

Nous avons avancé comme explication en 1990 (Kleiber 1990 b) que c'était l'hétérogénéité des référents rassemblés par les N superordonnés qui était responsable d'un tel état de faits. Cette réponse nous semble toujours correcte, mais appelle des précisions supplémentaires pour éviter toute interprétation erronée<sup>13</sup>. L'hétérogénéité référentielle inhérente aux noms superordonnés se manifeste crucialement dans le fait, souligné ci-dessus, qu'ils ne sont pas destinés à renvoyer prioritairement à ou identifier des entités individuelles (des  $x$  qui sont des N superordonnés) - ce qui leur confèrerait une homogénéité ou équivalence intrinsèque -, mais à des instances qui sont plutôt conçues comme des sous-catégories (un chien / une tortue / un singe est un animal).

La situation des noms basiques et subordonnés est sur ce point différente : l'homogénéité référentielle des basiques provient de leur application directe aux entités individuelles, alors que celle des subordonnés est le fait du regroupement de ces entités sous le chapeau commun d'un basique supérieur. Il s'ensuit que ni basiques ni subordonnés n'ont besoin de justification spéciale pour accepter l'homogénéisation qu'impose *le* générique. Etant donné les propriétés catégorielles inhérentes de ces N, elle est présente dans leur structure conceptuelle. Elle ne l'est pas, par contre, dans celles des N superordonnés, puisqu'ils ne sont pas conçus comme renvoyant prioritairement à des instances-entités individuelles comme les N basiques et qu'ils ne renvoient pas non plus comme les subordonnés à des entités individuelles d'une même catégorie basique, mais bien à des  $x$  relevant de catégories basiques différentes. En conséquence, la neutralisation entraînée par l'article *le*

<sup>13</sup> Comme par exemple chez Carlier (1992).

générique a besoin d'une justification spéciale, c'est-à-dire d'éléments activant une telle homogénéisation. Une telle activation consiste à mettre l'accent sur ce qui unit précisément les différentes sous-catégories rassemblées par les N superordonnés. Ainsi dès que la similarité qualitative des occurrences des superordonnés est rendue saillante, *le* générique peut s'employer :

- (33 a) L'animal est dépourvu de raison (Kleiber 1990 b : 108)
- (33 b) Le mammifère se caractérise par le fait qu'il a le sang chaud (Galmiche)
- (33 c) Le quadrupède est plus rapide que le bipède (Kleiber 1990 b : 110-111)
- (33 d) L'animal qui a peur est toujours dangereux (Kleiber 1990 b : 119)

Il faudrait, bien évidemment, expliquer les modèles de transfert à l'oeuvre dans la massification opérée par *le* générique<sup>14</sup>, mais une telle question dépasse de loin notre objectif. Il nous suffit d'avoir montré ici que le fait pour un N d'être superordonné, basique ou subordonné avait des répercussions sur son comportement avec l'article générique *le*.

#### 4. Pronoms de troisième personne

Apparemment, les pronoms de troisième personne n'ont rien à voir avec notre problème de catégories lexicales, puisqu'une des caractéristiques principales des pronoms est de constituer des SN sans tête nominale. Mais comme ils renvoient à des référents conçus comme classés ou nommés ou encore catégorisés - ce qui les oppose aux démonstratifs des "choses" *ce / ça* (Corblin 1985 & 1987, Maillard 1989, Kleiber 1984, 1990 c, 1991, 1992 b & à paraître : ch. 3) - le facteur nominal se révèle malgré tout décisif dans leur fonctionnement. Les exemples de coréférence pronominale anaphorique canoniques ne sont d'aucune utilité pour évaluer la pertinence de la hiérarchie roschienne. Dans de tels sites anaphoriques, la différence de niveau ne joue pas : superordonnés, basiques et subordonnés donnent en effet lieu à une "reprise" pronominale sans problèmes, comme le montre (34) :

- (34) L'animal / le chien / le teckel déta. Il avait pris peur

<sup>14</sup> Sans doute s'agit-il du modèle du *broyeur qualitatif* et de celui du *multiplicateur quantitatif* (voir pour ces notions Kleiber 1992 a).

Dès que l'on quitte, par contre, ces emplois paradigmatiques pour des situations moins spinaliennes, le statut hiérarchique nominal peut exercer une certaine influence sur l'apparition du pronom. Nous le verrons d'abord avec le cas des *ils* génériques textuels indirects, puis avec celui des pronoms "sans antécédent".

#### 4.1. ILS générique textuel indirect

On parle de *ils* générique textuel indirect à propos de séquences comme (35) :

(35) J'ai acheté une Toyota, parce qu'elles sont bon marché

où, situation référentielle bien connue (Tasmowski & Verluyten 1982, Webber 1983, Corblin 1985, Kleiber à paraître : ch. 6), le pronom renvoie à un référent différent de celui de son antécédent : il réfère à la classe générique des N dont le référent du SN antécédent est un exemplaire ou des exemplaires.

Un tel emploi est soumis à des contraintes de différents types (nombre, genre, détermination de l'antécédent, etc.)<sup>15</sup>, dont l'une, non mentionnée jusqu'ici, semble constituée par la spécificité lexicale du nom antécédent. On constate en effet que si l'on substitue au nom subordonné *Toyota* le nom de base *voiture* ou le nom superordonné *véhicule* qui le domine dans la hiérarchie, la séquence (35) n'est plus aussi bien formée :

(36 a) ? J'ai acheté une voiture, parce qu'elles sont bon marché

(36 b) ? J'ai acheté un véhicule, parce qu'ils sont bon marché

On opposera de la même manière (37) à (38) :

(37a) ? J'ai acheté un vélo, parce qu'ils sont robustes

(37 b) ? J'ai acheté une chaise, parce qu'elles sont solides

(37 c) ? J'ai acheté des meubles, parce qu'ils sont bon marché

(38 a) J'ai acheté un VTT, parce qu'ils sont robustes

(38 b) J'ai acheté une chaise à roulettes, parce qu'elles sont bon marché

Cela ne signifie pas que les N basiques et superordonnés ne peuvent apparaître dans de tels enchaînements. L'exemple (38) de Corblin

<sup>15</sup> Pour plus de détails, voir Kleiber (à paraître : ch. 6).

(1985) est là pour rappeler qu'un terme de base comme *chat* peut être suivi d'un *ils* générique textuel indirect :

(39) J'ai adopté un chat, parce qu'ils sont affectueux

Et les N superordonnés, quoique plus difficiles d'emploi dans ce type d'enchaînement, ne sont pas totalement exclus. On peut avoir, parallèlement à (40) avec le terme de base *voiture* une suite comme (41) avec le superordonné *meuble* :

(40) J'ai acheté une voiture en juin, parce qu'elles vont augmenter en septembre

(41) J'ai acheté des meubles en juin, parce qu'ils vont augmenter en septembre

Il n'en reste pas moins que les N subordonnés se prêtent plus facilement à une telle anaphore indirecte pronominale que les N de base et les N superordonnés, les basiques y étant eux-mêmes plus favorables que les superordonnés.

L'origine d'un tel état de faits réside dans la fonction différenciatrice intrinsèque des N subordonnés : ils servent avant tout à distinguer des sous-catégories au sein de la catégorie basique qui les subsume (Wierzbicka 1985). Cette propriété permet de satisfaire partiellement une des conditions discursives posées par ce type d'enchaînement anaphorique : celle de rendre dominante l'interprétation attributive du SN indéfini, c'est-à-dire le fait pour l'occurrence (ou les occurrences) particulière introduite d'être *un N*<sup>16</sup>. Comparons (35) à (36 a) : si *Toyota* fait mieux l'affaire, c'est parce que son statut de sous-classe de voitures s'accorde à l'interprétation entraînée par la structure. L'achat d'une voiture Toyota particulière a pour cause le fait d'être une Toyota et d'avoir en tant que telle, c'est-à-dire en tant que classe ou sous-catégorie de voitures spéciale, des propriétés distinctives de cette sous-classe. On comprend aisément que si le locuteur a acheté une Toyota et non une autre voiture (interprétation attributive), c'est parce que la catégorie des Toyota a des vertus spéciales (ici celles d'être bon marché). Si nous prenons *voiture* dans la même situation d'achat (36 a), il est plus difficile de comprendre que si le locuteur a acheté une voiture et non ? autre chose ou ? un autre véhicule ou moyen de locomotion, c'est parce que la catégorie des voitures a des vertus spéciales. L'absence de domaine contrastif

<sup>16</sup> Pour les autres conditions, voir Kleiber (à paraître : ch. 6).

intrinsèque rend peu plausible l'activation de la partie attributive de l'interprétation qu'exige la continuité causale impliquée par l'usage d'un pronom et non celui d'un SN plein (*les voitures*)<sup>17</sup>. Il suffit qu'un contraste explicite ou implicite soit disponible dans la situation pour que l'obstacle de la saillance attributive soit levé. Un tel contraste est explicite dans (40) et (41) et implicite dans (39) *J'ai adopté un chat, parce qu'ils sont affectueux*, où *chat*, à cause du prédicat *adopter un chat* est vu comme une sous-catégorie d'*animal domestique*.

D'autres choses seraient à dire, tant ce phénomène est complexe, ne serait-ce que sur le plan de la catégorisation et de l'appartenance à une catégorie. Nous n'irons pas plus loin : l'essentiel nous paraît d'avoir mis en lumière l'influence subtile du statut hiérarchique du nom dans un phénomène pronominal *a priori* fort éloigné des affaires du nom.

## 4.2. Les pronoms sans antécédent

Les pronoms de troisième personne sans antécédent, ou pronoms situationnels, exigent, dans le cas de référents non humains<sup>18</sup>, la récupération d'un nom particulier qui "contrôle" leur marque de genre (Tasmowski-de Ryck & Verluyten 1982 & 1985). Le genre des pronoms sans antécédent des exemples (42) et (43) ne peut ainsi s'expliquer que si l'on fait l'hypothèse de la récupération d'un N particulier :

(42) (Jean essaie de mettre une table dans le coffre de sa voiture ;  
Marie dit :)

Tu n'arriveras jamais à *la* faire rentrer !

(43) (Même situation, mais avec un bureau)

Tu n'arriveras jamais à *le* faire rentrer !

(exemples de Tasmowski-de Ryck & Verluyten)

<sup>17</sup> Il faudrait étudier ici les différences avec des énoncés tels que : *J'ai acheté une voiture, parce que les voitures sont bon marché* et également celles où apparaît le démonstratif générique *ça / ce : j'ai acheté une voiture, parce que c'est bon marché / j'ai acheté une voiture, parce que c'est pratique*.

<sup>18</sup> La situation est différente avec les humains, parce qu'il est possible de postuler un accord sémantique ou pragmatique (Bosch 1987). Tasmowski-de Ryck & Verluyten (1982 & 1985) maintiennent pourtant la thèse du contrôle linguistique et de l'*absentee antecedent* en récupérant pour ces cas un nom général tel que *homme et femme*. Il est toutefois difficile de voir quel N précis contrôle linguistiquement le *ils* dit "collectif" d'un énoncé comme *Ils roulent comme des fous à Boston* (Kleiber à paraître : ch. 3 & 7).



Un tel phénomène, qui n'a rien de marginal (Kleiber 1990 c), se révèle fort intéressant pour servir de banc d'essai à la théorie de la dimension verticale, puisqu'il pose directement le problème du choix de la dénomination appropriée. Comme l'ont observé Tasmowski-de Ryck & Verluyten (1982 & 1985), un nom superordonné comme *meuble*, qui conviendrait pourtant au référent visé par les pronoms de (42), par exemple, ne fait pas l'affaire. L'énoncé (44) ne peut répondre à la situation de (42) :

(44) \*Tu n'arriveras jamais à *le* (= le meuble) faire rentrer !

Il s'avère ainsi qu'un nom superordonné peut difficilement servir de *contrôleur linguistique* à un pronom sans antécédent, que la référence soit directe comme dans le cas de (42)-(43) ou (45):

(45) (à un paysan qui essaie de faire rentrer une vache dans l'étable)

a) Tu n'arriveras jamais à *la* (= la vache) faire rentrer ainsi !

b) \* Tu n'arriveras jamais à *le* (= l'animal) faire rentrer ainsi !

ou indirecte comme dans le cas de (46) :

(46) (à l'enfant qui mange une pomme)

a) *Elles* (= les pommes) sont bonnes ?

b) \* *Il*s (= les fruits) sont bons ?

Il n'y a rien de surprenant à cela : si la situation du paysan essayant de faire rentrer une vache dans l'étable ou celle de l'enfant mangeant une pomme ne donnent pas lieu à un pronom sans antécédent renvoyant à *animal* ou à *fruit*, c'est parce qu'une telle reconnaissance catégorielle supposerait, comme nous l'avons montré ailleurs (Kleiber 1993), qu'à l'action de manger un fruit ou à celle de faire rentrer un animal dans l'étable on puisse faire correspondre une image, soit abstraite, soit concrète, qui la représente. Or, de même qu'*animal* ni *fruit* ne donnent lieu à une image représentant toute la catégorie, de même les actions de faire rentrer un animal et de manger un fruit ne se laissent "condenser" en un schéma unique. On ne peut imaginer ou dessiner quelqu'un qui rentre un animal à l'étable ou qui mange un fruit sans (se) représenter quelqu'un qui rentre un type d'animal particulier ou qui mange un type de fruit particulier. C'est donc finalement l'hétérogénéité de la catégorie dénotée par un superordonné qui est à l'origine de son impossibilité à servir de N implicite à un pronom sans antécédent.

Qu'en est-il des N subordonnés ? Admettons que la pomme et la vache de nos exemples précédents soient respectivement un golden et une charolaise. Le pronom aura-t-il un nom contrôleur différent ? Il semble bien que non. Tout simplement parce que l'action de manger une golden et celle de faire rentrer une vache charolaise dans une étable ne sont pas significativement différentes de celles de manger une pomme et de faire rentrer une vache dans une étable (Kleiber 1993).

Il en résulte que c'est le nom de base qui, comme l'ont souligné Tasmowski-de Ryck & Verluyten (1985), Cornish (1986), Bosch (1987), etc., paraît le plus approprié en contexte standard, c'est-à-dire par défaut, à servir de contrôleur linguistique aux pronoms sans antécédents des référents non humains. La mention *par défaut* laisse la porte ouverte aux N subordonnés. Il est clair que si la situation conduit à une pertinence informative plus spécifique, le N subordonné trouve droit de cité. Un pêcheur, ainsi que l'ont noté fort justement Tasmowski-de Ryck & Verluyten (1985), pourra voir dans un poisson la truite et donc employer le pronom sans antécédent *elle*, alors que le non spécialiste en restera plus vraisemblablement au poisson et donc utilisera le pronom sans antécédent *il* contrôlé par *poisson*.

Les instances prototypiques d'une catégorie étant des instances par défaut, s'il s'agit d'instances réputées marginales le nom subordonné est évidemment exigé, si le locuteur ne veut pas abuser son interlocuteur (Kleiber 1990 a). C'est ainsi qu'une poule n'aura pas pour pronom sans antécédent le pronom correspondant à la catégorie *oiseau*, mais bien celui qui correspond au nom de la sous-catégorie non prototypique, et ce pour les mêmes raisons qui, dans d'autres situations, entraînent l'emploi explicite de *poule* au lieu du nom *oiseau* (Kleiber 1993) :

- (47) (dans la situation où il s'agit d'une poule)
- a) Donne-*lui* à manger, car elle a faim (*elle* = la poule)
  - b) \* Donne-*lui* à manger, car il a faim (*il* = l'oiseau)

## Conclusions

Elles ne peuvent être, évidemment, que provisoires, et sont donc susceptibles d'être modifiées ou remises en cause, sur tel ou tel point et dans tel ou tel sens, par l'examen de nouvelles données. Quoi qu'il en soit de ces investigations futures, celles que nous avons menées ici dans

les trois secteurs d'application retenus conduisent à trois conclusions :  
 (i) elles confirment la pertinence linguistique de la notion de catégorie de base ; même si elle n'a pas la netteté ni la régularité prédictive que lui ont dessinées ses promoteurs, elle joue néanmoins un rôle important dans les phénomènes mettant en cause d'une manière ou d'une autre la catégorie nominale ;

(ii) elles confortent l'hypothèse que la relation entre un terme de base (*pomme*) et son superordonné (*fruit*) n'est pas du même ordre que celle entre un terme subordonné (*golden*) et son terme de base (*pomme*) (Wierzbicka 1985, Kleiber & Tamba 1990, Kleiber 1993) ;

(iii) elles présentent quelques éléments-indices pour reconnaître également à la hiérarchie *genre-espèce* une certaine pertinence linguistique (Wierzbicka 1985).

Une autre conclusion, sur un plan tout à fait différent, doit encore être tirée : celle qu'une sémantique nominale plus poussée et renouvelée ne peut que profiter à la description d'autres catégories comme celles des déterminants (articles, adjectifs indéfinis, etc.) ou d'autres phénomènes comme ceux de l'anaphore, des stratégies référentielles, etc. Et sur ce plan-là, en dépit du grand nombre de travaux portant sur le nom, il reste, je crois, encore énormément de pain sur la planche !

## Références bibliographiques

- Atran, S. (1987): Constraints on the semantics of living kinds : a commonsense alternative to recent treatments of natural-objects terms. In: *Mind & Language* 2/1 : 27-62.
- Berlin, B. (1978): Ethnobiological classification. In: *Rosch & Lloyd* (1978 : 9-26).
- Berlin, B. et al. (1974): *Principles of Tzeltal Plant Classification*. New-York: Academic Press.
- Bosch, P. (1987): Pronouns under control ? A reply to Liliane Tasmowski and Paul Verluysen. In: *Journal of Semantics* 5 : 65-78.
- Carrier, A. (1992): *Les articles et l'interprétation générique du syntagme nominal*, Thèse de Doctorat. Leuven: Katholieke Universiteit Leuven.
- Corblin, F. (1985): *Anaphore et interprétation des segments nominaux*, Thèse de Doctorat d'Etat. Paris: Université Paris VII.
- Corblin, F. (1987): *Indéfini, défini et démonstratif*. Genève: Droz.
- Cornish, F. (1986): *Anaphoric relations in english and french*. London: Croom Helm.
- Cruse, D.A. (1977): The pragmatics of lexical specificity. In: *Journal of Linguistics* 13: 154-163.

- Cruse, D.A. (1986): *Lexical Semantics*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Danon-Boileau, L. (1989): La détermination du sujet. In: *Langages* 94 : 39-72.
- David, J. & G. Kleiber éd.s. (1986): *Déterminants : syntaxe et sémantique*. Paris: Klincksieck.
- David, J. & G. Kleiber éd.s. (1989): *Termes massifs et termes comptables*. Paris: Klincksieck.
- Dougherty, J.W.D. (1978): Saliency and Relativity in Classification. In: *American Ethnologist* 5 : 66-80.
- Galmiche, M. (1989): Massif / comptable : de l'un à l'autre et inversement. In: David & Kleiber (1989 : 63-77).
- Geurts, B. (1988): The structure of nominal concepts. In: Hüllen & Schulze (1988 : 97-109).
- Grosz, B. *et alii*, eds. (1983): *Readings in natural language processing*. Los Altos: Morgan Kaufmann Publ.
- Joly, A. (1986): La détermination nominale et la querelle des universels. In: David & Kleiber (1986 : 113-133).
- Hüllen, W. & R.Schulz, eds. (1988): *Understanding the lexicon*. Tübingen: Niemeyer.
- Kleiber, G. (1984): Sur la sémantique des descriptions démonstratives. In: *Linguisticae Investigationes*, VIII / 1 : 63-85.
- Kleiber, G. éd. (1987): *Rencontre(s) avec la généricité*. Paris: Klincksieck.
- Kleiber, G. (1990 a): *La sémantique du prototype. Catégories et sens lexical*. Paris: PUF.
- Kleiber, G. (1990 b): *L'article LE générique. La généricité sur le mode massif*. Genève: Droz.
- Kleiber, G. (1990 c): Quand IL n'a pas d'antécédent. In: *Langages*, 97 : 24-50.
- Kleiber, G. (1991): CELUI-CI/CELUI-LA ou Comment montrer du nouveau avec du déjà connu. In: *Revue québécoise de linguistique*, 21 / 1 : 123-170.
- Kleiber, G. (1992a): Quand le nom propre prend article : le cas des noms propres métonymiques. In: *French Language Studies* 2 : 185-205.
- Kleiber, G. (1992 b): Cap sur les topiques avec le pronom IL. In: *L'information grammaticale*, 54 : 15-25.
- Kleiber, G. (1993): "Lexique et cognition : y a-t-il des termes de base ?".
- Kleiber, G.: à paraître, *Anaphores et pronoms*.
- Kleiber, G. & H. Lazzaro (1987): Qu'est-ce qu'un SN générique ? ou Les carottes qui poussent ici sont plus grosses que les autres. In Kleiber (1987 : 73-111).
- Kleiber, G. & R. Martin (1977): La quantification universelle en français. In: *Semantikos* 2/1 : 19-36.
- Kleiber, G. & I. Tamba (1990): L'hyponymie revisitée : inclusion et hiérarchie. In: *Langages* 98 : 7-32.

- Lakoff, G. (1987): *Women, fire and dangerous things. What categories reveal about the mind*. Chicago:, University Press of Chicago Press.
- Langacker, R.W. (1993): *Viewing in cognition and grammar*. San Diego: University of California, dact. 43 pages.
- Maillard, M. (1989): *Comment ÇA fonctionne*, Thèse de Doctorat d'Etat. Paris: Université Paris X.
- Moore, T.E. ed. (1973): *Cognitive development and the acquisition of language*. New-York: Academic Press.
- Pelletier, F.J. (1975): Non-singular reference : some preliminaries. In: *Philosophia* 5/4: 451-465.
- Rastier, François (1991): *Sémantique et recherches cognitives*. Paris: P.U.F.
- Rosch, E. (1973): On the internal structure of perceptual and semantic categories. In: Moore (1973 : 111-144).
- Rosch, E. (1975): Cognitive representations of semantic categories. In: *Journal of Experimental Psychology* 104 : 192-233.
- Rosch, E. (1978): Principles of categorization:In: Rosch &Llyod (1978 : 27-48).
- Rosch, E. & B. Llyod, eds. (1978): *Cognition and categorization*. Hillsdale: Lawrence Erlbaum Ass.
- Rosch, E. *et al.* (1976): "Basic objects in natural categories". In: *Cognitive Psychology* 8 : 382-436.
- Ruwet, N. (1991): *Syntax and human experience*. Chicago: University of Chicago Press.
- Tamba, I. (1991): Organisation hiérarchique et relations de dépendance dans le lexique. In: *L'information grammaticale* 50 : 43-47.
- Tasmowski-de Ryck & S.P. Verluyten (1982): Linguistic control of pronouns. In: *Journal of Semantics* 1 : 323-346.
- Tasmowski-de Ryck & S.P. Verluyten (1985): Control mechanism of anaphora. In: *Journal of Semantics* 4 : 341-370.
- Vendler, Z. (1967): *Linguistics in Philosophy*. Ithaca: Cornell University Press.
- Webber, B.L. (1983): So what can we talk about now ?. In: Grosz *et alii* (1983 : 394-414).
- Wierzbicka, A. (1985): *Lexicography and conceptual analysis*. Ann Arbor: Karoma Publishers.
- Wierzbicka, A. (1988): *The Semantics of Grammar*. Amsterdam/Philadelphï., John Benjamins Publishing Company.
- Wierzbicka, A. (1992): *Semantics, culture and cognition*. New-York/ Oxford: Oxford University Press.
- Wilmet, M. (1985): \*A kiwi abounds in this area : note sur l'article "indéfini générique": In: *Mélanges J. Dierickx*, Bruxelles, Editions de l'Université, 219-226.

